
LA NUIT DU BAL.

Conte.

Vous n'êtes pas arrivé à l'âge de trente ans, sans avoir entendu dire que la curiosité était le plus grand défaut des femmes. Et vraiment, comment passerait-on la vie, si longue et quelquefois si ennuyeuse, entre un mari qui gronde et un enfant qui crie, s'il était interdit de jeter

à la dérobée un regard sur les affaires de son voisin, celles de sa femme, de sa fille et de sa servante? Je ne suis pas un grand ennemi de la curiosité. Que serions-nous sans elle, je vous prie? Qu'aurions-nous fait sans cette soif ardente d'apprendre et de connaître, qui tourmente quelques-uns d'entre nous au profit de tous? On n'eût jamais découvert ni le Nouveau-Monde, ni les méringues; et nous mangerions encore du gland, comme les anciens habitans de la Chaonie. Je veux croire que de bons glands sont bons; mais je leur préfère le chocolat et la fève de Moka, par exemple. Et à propos de café, savez-vous que c'est à la curiosité que nous sommes redevables de cette délicieuse liqueur, proscrite, je ne sais trop pourquoi, par Mahomet et madame de Sévigné? Des moines arabes avaient remarqué qu'après

avoir mangé des baies du cafiar, leurs chèvres étaient d'une pétulance et d'une gaité extraordinaires. Or, vous sentez qu'il est triste d'être moine, et qu'un capucin, par exemple, aurait encore bien des momens d'ennui, vit-il danser les chèvres tout le jour. Les moines firent donc ce raisonnement : puisque les baies du cafiar font danser les chèvres, c'est qu'il y a en elles quelque chose qui porte à la gaité. C'était précisément comme M. Argant :

Quare opium facit dormire?
— Quia est in eo virtus dormitiva,
Cujus est effectus sensus assoupire.

Et les moines essayèrent des baies du cafiar. Prendriez-vous du café, si les moines de l'Arabie n'avaient pas été curieux? voudriez-vous qu'ils ne l'eussent pas été? Convencz-en, c'est une bonne

chose que la curiosité. En cela comme en tout le reste, il n'y a que l'excès qu'il faille éviter.

L'abbé Emmanuel avait toujours été curieux, et, quoiqu'il ne convînt pas à un homme de sa robe et de son caractère de le paraître, quoiqu'il s'observât avec tout le soin d'une jeune fille qui reçoit, en présence de sa mère, les visites du prétendant qui la recherche, dans mainte occasion ce défaut s'était trahi. Fils d'un pauvre artisan, élevé par charité, il était passé des bancs poudreux du séminaire, dans le château du comte de Chefdeville, où il exerçait les fonctions d'aumônier. C'était un excellent homme, bon, humain, compatissant, tolérant même; il se faisait aimer de tous ceux avec lesquels il vivait. S'il était profondément ignorant, on ne pou-

vait pas lui en vouloir, car il avait suivi pendant dix ans les cours du collège; il avait, pendant trois ans, étudié la théologie, lu saint Jérôme et saint Augustin; et même il s'occupait d'un commentaire des œuvres de Thomas à Kempis. Il savait donc au fond beaucoup de choses: était-ce sa faute si toutes ces choses ne pouvaient servir à rien? Comme vous et comme moi, il n'avait pas rapporté du collège une connaissance assez approfondie du grec et du latin, pour se plaire à la lecture des classiques. Il entendait un peu mieux saint Augustin; mais il ne pouvait pas toujours le comprendre. Quant à saint Jérôme, il s'étonnait que ce père de l'Eglise eût vu, dans sa jeunesse, manger, dans les Gaules, qui cependant alors n'étaient point barbares, des fesses de petits garçons. Il le croyait toutefois, parce que saint Jérôme

le dit. Il croyait également que saint Augustin avait vu en Afrique des races d'hommes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front, d'autres qui n'avaient qu'une jambe; et il disait souvent que le monde était bien changé, et qu'il était évident que tout dégénère. Mais ce qu'il aimait par dessus tout, c'était le grand Thomas à Kempis. Il le citait souvent, et sa plus douce occupation, quand il avait dit son bréviaire et fait sa sieste, était d'ajouter quelques lignes aux doctes commentaires qu'il préparait sur ses œuvres. Du reste, il aimait à se coucher tôt et à se lever tard. Il était joufflu, trappu, rouge comme une cerise de Montmorency, et relevait avec une grâce toute particulière la queue de sa soutane. Les femmes du château l'aimaient; les enfans l'aimaient; M. le comte l'aimait; tout le monde aimait l'abbé Emmanuel.

Mais il était curieux, et ce fut la cause de tous ses malheurs.

M. le comte de Chefdeville habitait un élégant château, situé à une demi-lieue de la petite ville de P.... Sa fortune, autrefois considérable, écornée par la révolution, mais que le milliard de l'indemnité avait arrondie de nouveau, lui permettait de tenir un grand état de maison, et il vivait chez lui d'une manière fort honorable. Or, il arriva qu'il y eut des élections à P..., et que M. le comte de Chefdeville se mit sur les rangs pour la députation. Il avait tout ce qu'il fallait pour faire un excellent député sous la charte octroyée. Il parlait peu, lisait régulièrement la *Quotidienne* et l'*Ami de la Religion*, payait quatre mille sept cent quatre-vingt-trois francs soixante-treize

centimes de contributions directes, et jouissait d'un bon appétit et d'un excellent estomac. Il y eut bien un avocat renommé pour son savoir et sa probité, homme de tête et de conscience, qui se mit aussi sur les rangs, et osa disputer la députation à M. le comte. L'avocat eut pour lui les épiciers et les jeunes gens, qui n'étaient pas électeurs ; mais le sous-préfet, le procureur du roi, le receveur des finances, le directeur des contributions indirectes, les maires, les marguilliers, les huissiers, le commissaire de police, les gendarmes, toutes les autorités constituées et les autres, et tout ce qui, de près ou de loin, tenait à quelque chose, désirait ou craignait quelque chose, appuya la candidature de M. le comte, et l'avocat fut battu, comme il devait l'être. La joie fut grande à la sous-préfecture, au château de Chef-

deville, et dans la rue de Grenelle. On y fit d'excellentes plaisanteries sur les avocats et sur les épiciers ; car on avait beaucoup d'esprit sous la restauration ; mais tout dégénère. M. le comte de Chefdeville donna un grand dîner, auquel il pria noblement l'adversaire qu'il avait vaincu ; mais celui-ci refusa. Le sous-préfet donna un dîner, le receveur des finances donna un dîner, et la ville, c'est-à-dire le maire nommé par le roi, donna un grand bal. Il y eut des sérénades et des illuminations, et l'on cassa, comme de raison, les vitres de ceux qui ne mirent point de lampions à leurs fenêtres.

Le jour du bal était arrivé. Le buffet sur-tout faisait plaisir à voir : les oranges empilées, les méringues laissant échapper de leurs flancs entr'ouverts des flots de crème à la chantilly ; les jambons de

Bayonne, qu'une main habile avait découpés en longs rubans nuancés de blanc et de rose; les truffes dont le parfum délicat se faisait jour à travers la croûte dorée des pâtés de Strasbourg; le punch avec ses flammes ondoyantes réfléchissant les couleurs de l'iris; les fruits les plus rares, les conserves exquises, les dragées brillantes comme des pierres précieuses, embaumaient l'air qu'on respirait, et présentaient aux yeux un spectacle enchanteur. Il n'y avait qu'un homme attaqué d'une impitoyable gastrite qu'un pareil spectacle pouvait trouver froid et laisser mécontent.

Vous ai-je dit que le comte de Chefdeville était veuf? Agé déjà lorsqu'il perdit sa femme, il n'avait pas cru devoir se remarier. Sa famille se composait du vicomte

Oscar et de mademoiselle Atala, seuls enfans qu'il avait eus de son mariage. Oscar, plus âgé que sa sœur de quelques années, servait dans les gardes-du-corps, et ne venait que rarement chez son père. Mademoiselle Atala, récemment sortie de pension, était fraîche comme une rose, et belle comme l'héritière d'un homme qui a cinquante mille livres de rente. Son nom disait son âge : elle était née à l'époque où parut le roman de M. de Châteaubillant, dont l'héroïne lui avait valu le prénom assez peu chrétien et nullement français qu'elle portait. Quant à son frère, le vicomte Oscar, il était évident qu'il était contemporain de l'importation en France des poétiques élucubrations de l'écossais Mac-Pherson. Mademoiselle Atala n'avait du reste rien de commun que le nom avec sa patronne. Elle était vive, en-

jouée, légère et fort peu sentimentale. Elle aimait la danse avec passion, se souciant peu qu'on la trouvât jolie, pourvu qu'elle s'amusât. C'était une aimable enfant, pour qui le présent était tout, l'avenir rien encore. N'aimant du bal que son bruit, son mouvement, ses parfums et ses mille bougies, il lui était fort indifférent avec qui danser, pourvu qu'elle dansât. On assure même qu'elle ne faisait aucune différence entre le frac noir et l'habit bleu orné de sa séduisante épaulette d'or.

Elle reçut la nouvelle du bal que donnait la ville de P*** avec une joie naïve; et comme la première personne qu'elle rencontra fut l'abbé Emmanuel, elle lui sauta au cou en s'écriant : Oh ! mon cher abbé, il y aura demain un bal à P*** — un grand

bal — un bal en l'honneur de mon papa; et joyeuse elle s'éloigna en chantant et en sautant.

— Diable! dit l'abbé Emmanuel, diable d'invention faite pour perdre toutes les filles d'Ève! Comment peut-on risquer son salut pour un bal? et avec un léger mouvement d'épaules presque imperceptible, après avoir regardé pendant quelques instans la course gracieuse de la jeune fille, il alla méditer dans le parc du château, sur un passage obscur de son auteur favori, qui l'embarrassait depuis une quinzaine de jours. Il se promenait à pas lents, sous les maronniers touffus du parc, les mains croisées derrière le dos, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément; et il pensait au bal du lendemain. Il avait

beau faire pour chasser cette pensée importune, elle revenait malgré lui l'assaillir; et ce fut une demi-journée perdue pour le commentaire des œuvres de Thomas à Kempis. Il lui semblait qu'une voix murmurait sans cesse à son oreille : Il y aura demain un bal à P***.

— Au fait, dit-il, que m'importe qu'il y ait un bal à P***? Je n'ai jamais vu de bal, et je ne veux pas en voir. Je ferai ce que je dois, en disant ce soir à M. le comte ce que je pense des bals et de tous ces plaisirs mondains, inventés par le diable pour la perte de nos âmes. Que M. le comte aille ensuite au bal si bon lui semble; qu'il y mène mademoiselle Atala : j'aurai fait mon devoir; le reste ne dépend pas de moi.

C'était assurément fort bien pensé. On

ne pouvait pas prendre un parti plus sage. Mais la voix était toujours là, résonnant à son oreille et répétant : Il y aura demain un bal à P***. Il secouait la tête comme un homme qu'inquiète le bourdonnement d'une guêpe; mais la voix répétait toujours : Il y aura demain un bal à P***. Cette pensée l'obséda tout le jour; elle le poursuivit la nuit, et le tourmenta pendant son sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, ses idées reprirent naturellement le même cours que la veille. Inquiet de cette espèce d'obsession, sous le charme de laquelle il se trouvait, il dit avec plus de ferveur que jamais ses prières, et redoubla d'attention en lisant son bréviaire, quoiqu'il fût renommé pour la scrupuleuse exactitude avec laquelle il s'acquittait du devoir de

tous les jours. Il se trouva plus calme quand il eut achevé cette lecture, et se flatta d'avoir enfin triomphé de l'ennemi qui l'attaquait.

— Cette curiosité, disait-il en réfléchissant à ce qu'il avait éprouvé pendant vingt-quatre heures, ce trouble qu'ont excité en moi quelques paroles d'une jeune fille, prennent leur source dans l'éducation vicieuse que l'on nous donne au collège et dans nos séminaires. On nous séquestre avec soin du monde, comme si nous étions des êtres d'une espèce différente de celle des autres, ou que nous dussions habiter un autre Univers. On nous met à la hâte dans la tête quelques mots grecs et latins; on nous apprend à parler des langues que personne n'entend, et l'on néglige de nous apprendre celle que

tout le monde parle Nous avons des yeux, et l'on nous défend de voir ; des oreilles, et l'on ne nous permet pas d'entendre. La société au milieu de laquelle on nous jette, avec mission de la diriger, est pour nous un monde étranger, qui ne nous est même pas connu par les relations des voyageurs qui l'ont visité. Nous connaissons la Chine et l'Hindoustan aussi bien que les salons contre lesquels nous tonnons tous les jours. Sans doute il est bien de condamner ce qui se fait dans le monde ; nous avons raison de nous élever contre ses fausses joies et ses plaisirs dangereux ; mais encore serait-il bon de connaître ces joies, et de savoir en quoi consistent ces plaisirs que l'on frappe à tout hasard de réprobation. On n'en a pas moins raison pour savoir ce que l'on dit. Voyez, par exemple, dans quelle position embarrassante je me

serais trouvé hier au soir, si, lorsque je m'élevai pendant le dîner contre les bals et la danse, M. le comte m'eût répondu : Mais, l'abbé, savez-vous ce que c'est qu'un bal? et si vous ne le savez pas, pourquoi parlez-vous de ce que vous ignorez? Voilà cependant la position fâcheuse dans laquelle j'aurais pu me trouver.

L'abbé Emmanuel poursuivait longtemps le cours de ses réflexions; il pensa et se dit à lui-même une foule d'excellentes choses, et se promit bien de les faire entrer quelque part dans son commentaire. Il était encore tout occupé de ces idées fécondes, lorsque la cloche du dîner l'appela dans la salle à manger. Mademoiselle Atala y parut plus jolie que jamais. L'attente du plaisir avait attiré sur ses joues les plus brillantes couleurs;

ses yeux étincelaient; ses longs cheveux noirs, emprisonnés dans de légères papillotes, ou tressés avec art, et dans lesquels jouaient des fleurs élégantes, premiers apprêts d'une toilette que son impatience ne lui avait pas permis de différer jusqu'au moment où il eût été raisonnable de la commencer; l'air de satisfaction répandu sur tous les traits du comte, à la vue du bonheur de sa fille, et peut-être un peu à la pensée secrète de son importance dans ce jour mémorable; tout ce parfum de bal qui s'exhalait autour de lui, émurent fortement l'abbé Emmanuel; et il se vit poursuivi de nouveau par cette fête, qui l'avait déjà tant tourmenté. Pressé de se retrouver seul, afin d'échapper à la torture morale qu'il éprouvait, il se hâta de dîner, et sortit sans prendre son café.

Le château du comte de Chefdeville oc-

cupait le sommet d'une colline, d'où la vue planait sur la ville de P*** et les fertiles campagnes qui l'entourent. Un parc largement dessiné s'étendait autour du château, et jusqu'aux premières maisons de la ville. De nombreuses avenues, bordées d'arbres séculaires, le sillonnaient en tous sens, tantôt descendant dans la plaine, tantôt s'élevant sur la colline, sur les flancs de laquelle elles tournaient avec grâce. Il était délicieux de s'y promener le soir, après la chaleur du jour, lorsque les rayons de la lune, glissant mollement à travers le feuillage des vieux chênes ou des maronniers fleuris, venaient tomber en masses tremblantes sur l'épais gazon qui croissait à leurs pieds. Jamais l'abbé Emmanuel n'y avait joui d'une plus belle soirée; jamais un vent plus frais, après un jour plus chaud, ne s'était joué dans les longues avenues

du parc. De distance en distance, des jours ménagés avec art, lui laissaient apercevoir la ville de P***, brillante alors de lumières de mille couleurs. A de courts intervalles, une fusée s'élevait étincelante du balcon de l'Hôtel-de-Ville, fendait l'air, et disparaissait dans les nuages, en semant autour d'elle une pluie éblouissante d'étoiles d'or. Tout à coup le bruit d'une voiture roulant rapidement dans la principal avenue du parc, se fit entendre; elle approcha, passa près de l'abbé, et poursuivit sa route vers la ville. Il la suivit des yeux pendant quelques instans, et machinalement continua sa promenade, entraîné à la suite de cette voiture élégante, qui se précipitait, emportant le comte et son heureuse fille. L'abbé marcha pendant long-temps, suivant de loin les deux lumières brillantes, qui vacillaient aux por-

tières de la calèche. Il allait sans savoir où; il marchait sans but, mais il marchait toujours. Bientôt le bruit des roues retentit plus sourdement à son oreille, et il pressa le pas comme poussé par une main invisible. A qui, en effet, eût remarqué sa marche inégale, sa respiration entrecoupée, son regard immobile, il eût paru évident que la réflexion n'avait aucune part à ce qu'il faisait. Enfin la voiture s'arrêta devant la porte de l'Hôtel-de-Ville, éblouissante de lampions, et décorée de longues guirlandes de fleurs et de gendarmes. Chose étrange ! ce char léger, emporté par deux chevaux ardents et rapides, s'était à peine arrêté devant ces guirlandes et ces gerbes de lumière, que l'abbé Emmanuel était là, debout, confondu dans la foule qui regardait passer les conviés à la fête. Sa mise, propre sans

recherche, son habit noir et sa cravate de batiste, blanche comme la neige, frappèrent les curieux au milieu desquels il était, et qui s'ouvrirent pour lui laisser un passage. Sans avoir fait un effort pour y parvenir, il se vit au premier rang. Les gendarmes se rangèrent pour lui faire place; les huissiers firent tourner sur leurs gonds les deux battans de la porte d'honneur, et il se trouva dans la salle de bal. Un orchestre habile exécutait les walses délicieuses de Meyer-Ber et de Rossini, et les walseurs tourbillonnaient autour de lui. C'était un prestige, une féerie.

Partout des fleurs, des parfums, des bougies, des femmes à la taille élancée, aux blanches épaules, étincelantes de jeunesse et de parure, tandis que lui, perdu dans la foule, il était là, s'enivrant à longs

traits de danse et de musique. Il lui semblait faire un rêve délicieux, comme on en fait quand on a vingt ans, de la gaité, de l'insouciance, et un estomac doué de ressort et d'énergie, qui ne connaît pas encore les digestions pénibles. La chaleur était étouffante. De brillans plateaux, portés par des valets à la livrée de la ville, circulaient dans les salons, chargés d'oranges et de sorbets. L'abbé Emmanuel prit des sorbets et des oranges; il prit du punch parfumé; il prit du vin de Chypre; il prit de tout ce qui passa devant lui.

Cependant la foule, moins nombreuse, s'écoulait lentement. Les lustres jetaient une lumière moins vive; et dans un moment de silence et de repos, le son de l'horloge de la ville vint frapper son oreille. Il compta les coups du marteau

qui tomba trois fois sur le timbre sonore : il était trois heures du matin. Ce bruit inattendu produisit sur lui un effet magique. Un frisson involontaire le saisit : il réfléchit pour la première fois au lieu où il se trouvait, et, troublé, effrayé, il sortit précipitamment, dans un état d'agitation impossible à décrire. L'obscurité de la nuit était profonde : le ciel était couvert ; pas une étoile ne paraissait au firmament ; et de larges gouttes de pluie, tièdes et d'une odeur suffocante, commençaient à tomber. Quoique les rues de la ville de P*** lui fussent parfaitement connues, son trouble était si grand, qu'il eut peine à retrouver sa route au milieu de leur tortueux dédale. Il s'égara, revint dix fois sur ses pas ; et la pluie tombait par torrens lorsqu'il parvint enfin à l'extrémité du faubourg qui conduisait au château du comte

de Chefdeville. Mouillé jusqu'aux os, il frissonnait; la fièvre le saisit, il était brûlant et glacé tour à tour. ●

A moitié chemin de la ville au château, sur le bord de la route, s'élevait autrefois une chapelle alors abandonnée, dont les ruines, renfermées dans l'enceinte du parc, avaient été cent fois le but de ses promenades. Incapable de marcher davantage, il entra dans la chapelle, et s'assit sur les degrés de l'autel, protégé contre la pluie qui continuait à tomber, par le feuillage épais d'un frêne qui avait cru en cet endroit. Le vent qui jusqu'alors s'était tu, commençait à se lever, chassant devant lui les masses épaisses des vapeurs amoncelées dans le ciel, et la lune reparut par intervalles au firmament. A l'obscurité la plus complète, succéda une lumière

douteuse et blafarde, qui, n'éclairant qu'à demi les objets sur lesquels elle glissait sans s'arrêter, leur faisait revêtir des formes étranges. La tête penchée, le front appuyé sur l'une de ses mains, l'abbé Emmanuel contemplait les jeux bizarres de cette lumière capricieuse. Il lui semblait parfois que les vieux murs de la chapelle s'ébranlaient sur leurs fondemens; il croyait voir s'agiter les longues dalles de granit qui pavaient le sanctuaire abandonné. Peu à peu ces mouvemens qui l'étonnaient devinrent plus distincts et plus rapides; et il lui sembla que tout tournait autour de lui. Des figures bizarres, hideuses ou grotesques, voltigeaient dans l'enceinte ruinée. Quelques statues, que le temps avait respectées, se levèrent du sol humide sur lequel elles gisaient depuis longues années. Les pierres tumulaires,

éparses sous la mousse et les ronces, s'entrouvrirent, et il en sortit des chevaliers, des moines, des châtelaines aux lèvres violettes, aux yeux fixes, au regard immobile, pâles comme les suaires blancs qui les enveloppaient. Un son doux et mélancolique comme celui d'une harpe éolienne se fit entendre, et la foule silencieuse et froide s'agita. Leurs mains s'entrelacèrent, leurs pieds frappèrent le sol, qui ne résonna point sous le choc rapide et cadencé; ce fut une danse horrible à voir. Une sueur froide coulait le long des joues de l'abbé Emmanuel; sa raison s'égarà; sa tête agitée de vertiges se troubla; un nuage s'étendit sur sa vue; ses yeux se fermèrent, et il tomba sans mouvement sur la pierre humide.

Il y avait long-temps que le soleil était

levé, lorsque le comte et sa fille se retrouvèrent dans la salle à manger du château de Chefdeville, après la nuit de plaisir qu'ils avaient passée. Une teinte plus pâle que d'ordinaire couvrait les joues de la jeune fille, dont la chevelure soyeuse, que ne retenaient plus les longues épingles à tête d'or, et les peignes d'écaille aux dents polies, s'échappait en longues boucles de dessous le foulard des Indes qui entourait sa jolie tête. Ils s'assirent autour de la table d'acajou chargée de fruits, de lait, de beurre parfumé, de confitures, de gâteaux arrondis en couronne autour de la théière de porcelaine du Japon. L'abbé Emmanuel n'y vint pas prendre sa place accoutumée; mais le comte ne s'en étonna pas. Comme l'heure du déjeuner avait été retardée, il pensa que l'abbé l'avait devancée, et il ne fut pas

question de lui davantage. L'heure du dîner vint à son tour, et la place de l'abbé y resta vide comme au déjeuner. Cette absence extraordinaire d'un homme qui se faisait remarquer par sa ponctualité inquiéta le comte. Il demanda où était l'abbé Emmanuel; personne ne l'avait vu. On l'appela; il ne répondit pas. On alla dans sa chambre; elle était vide; et le comte ne savait comment expliquer cette absence, lorsque le garde du parc entra et lui dit : que passant près de la chapelle abandonnée, il avait été attiré par les jappemens de son chien, et avait trouvé l'abbé Emmanuel étendu à terre, privé de connaissance, et, en apparence, ayant déjà cessé d'exister. On courut au lieu qu'il indiquait, et l'on rapporta au château le corps de l'abbé, qu'un reste de chaleur, qui fut remarqué par le comte, n'avait pas aban-

donné. C'était une attaque d'apoplexie. Les soins d'un médecin habile, que la voiture du comte courut en toute hâte chercher à P***, rappelèrent l'abbé Emmanuel à la vie; mais sa convalescence fut longue et difficile.

Il y avait déjà quelque temps que le médecin avait cessé ses visites, et le terme qu'il avait fixé à l'observance du régime prescrit à son malade était passé depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, le comte de Chefdeville reçut la lettre suivante, qui portait le timbre de la ville de P***.

MONSIEUR LE COMTE,

Je suis pénétré de reconnaissance pour toutes les preuves de confiance et d'attachement dont vous m'avez honoré pendant mon séjour chez vous; et ce n'est

pas sans un vif chagrin que je me suis décidé à vous quitter. Mais un devoir impérieux m'y oblige : le soin de mon salut, et une grande faute à expier. Je me retire à l'abbaye de Meilleray, où j'ai sollicité et obtenu la haute faveur d'être admis au nombre des frères trapistes, qui, morts au monde, ne s'y occupent plus que du ciel et de l'éternité, seuls objets dignes de nos méditations. Pensez quelquefois à un homme qui n'oubliera jamais la généreuse hospitalité qu'il reçut dans votre famille, et daignez prier souvent pour celui qui fut autrefois dans le monde

L'abbé EMMANUEL.

JULIEN TASLÉ.